

Laurent Chabin, Jean-Pierre Trépanier, Sylvain Meunier

Normand Cazelais

Numéro 149, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68485ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cazelais, N. (2013). Compte rendu de [Laurent Chabin, Jean-Pierre Trépanier, Sylvain Meunier]. *Lettres québécoises*, (149), 26–27.

☆☆☆ ½

LAURENT CHABIN

Le corps des femmes est un champ de bataille

Montréal, Coups de tête, 2012, 250 p., 19,95 \$.

Écrire, c'est tuer ?

Un écrivain célèbre est assassiné aux États-Unis. Sa femme également, après avoir subi les derniers outrages. Un autre écrivain, tout aussi célèbre, est le coupable désigné et, même s'il clame son innocence, il sera exécuté par injection huit ans plus tard. Où est la vérité ?

Une étudiante, Lara Crevier, qui ne craint pas de porter des tenues souvent équivoques, écrit une thèse sur l'un de ces « géants » littéraires. Elle essaie de comprendre. Pour ce, elle rencontrera des personnages déroutants, parfois inquiétants ; elle se rendra dans un quartier de St Louis, au Missouri, pour voir de ses yeux la maison du drame... où, plusieurs années plus tard jour pour jour, aura lieu un double assassinat presque calqué sur le premier. Une intrigue pour le moins complexe.

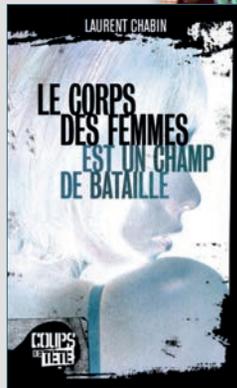
Laurent Chabin a quelque quatre-vingts titres à son actif, dont une demi-douzaine chez Coups de tête, maison qui s'est taillé une belle place dans le monde du polar québécois. Il sait écrire. Et de façon efficace. Plongeant dans la psyché d'êtres particulièrement tordus, *Le corps des femmes est un champ de bataille* s'inscrit dans le sillon du roman noir dont son auteur a bien assimilé les règles. Français d'origine, il a sûrement lu avec avidité dans sa jeunesse la production de la défunte collection « Un mystère » aux Presses de la cité.

À jouer ainsi sur plusieurs niveaux, Laurent Chabin en vient à desservir un ouvrage qui aurait pu être très bon.

Certains personnages partagent, par exemple, une vision que n'aurait pas reniée Mickey Spillane, à preuve cet extrait : « On devine qu'il rêvait d'un ordre moral dont le maintien ne peut être garanti, au bout du compte, que par une autre forme de violence, une violence plus terrible encore que celle qu'elle prétend endiguer. » Roman noir certes, mais livré dans une version carrément intellectuelle. La question est posée : écrit-on « pour tuer » ? Plus loin, on lit ce qui pourrait être une réponse : « L'écriture est la prolongation du meurtre. »

D'un chapitre à l'autre s'intercalent les péripéties de l'histoire et des réflexions pointues sur la création littéraire, réflexions qui ne sont pas gratuites pour autant, car elles serviront à l'explication finale. S'y glisse même une reprise abrégée de la thèse de l'ouvrage de Thomas de Quincey, formulée dans son ouvrage *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts...*

Domage que l'auteur ait eu recours à des séries de hasard qui deviennent des *deus ex machina*. Et à des scènes gratuites comme celle qui



LAURENT CHABIN

évoque, *a posteriori* et sans explications, la sodomisation de Lara Crevier, gratuite car la scène ne sert en rien au dénouement de la trame. À jouer ainsi sur plusieurs niveaux, Laurent Chabin en vient à desservir un ouvrage qui aurait pu être très bon.

☆☆☆

JEAN-PIERRE TRÉPANIÉ

L'affaire Brenner

Montréal, Sémaphore, 2012, 204 p., 22,95 \$.

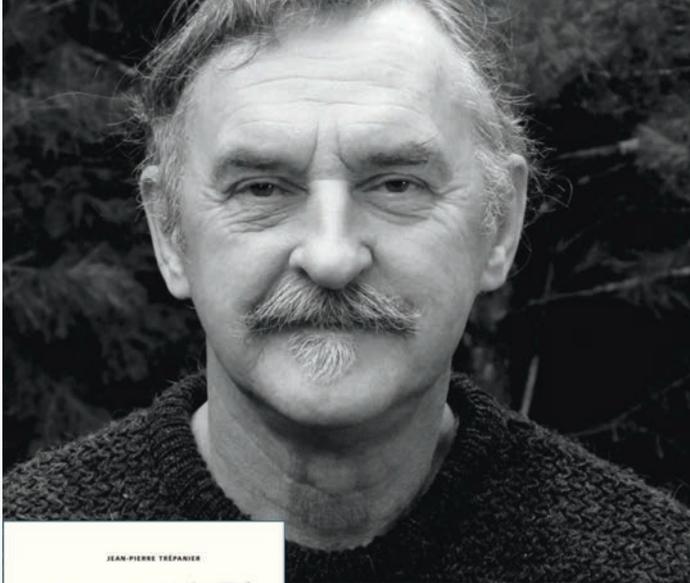
Vues de l'intérieur

Ce roman explore les motivations qui animent tant les policiers que les criminels. Sur un rythme assez lent, il nous propose des vues de l'intérieur.

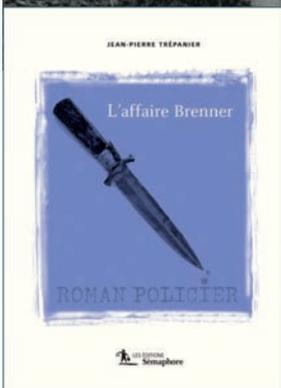
Cela dit, *L'affaire Brenner* comporte des éléments irritants : la clé de l'enquête repose sur des révélations de séances de spiritisme ; les visions d'une jeune femme traitée en psychiatrie ; le personnage du prêtre qui fait un peu saint homme et prêchi-prêcha ; les dialogues où tout le monde parle dans un français trop châtié, notamment les ados ; les nombreuses coquilles.

Pour le reste, ce roman fournit quelques heures de lecture intéressante : l'intrigue est bien construite, les personnages principaux ont de la consistance, le suspense s'alimente à une alternance entre le travail de l'enquêteur responsable du dossier et les gestes quotidiens du prédateur. Julien Neuville, un policier consciencieux et méthodique, reçoit une promotion qui, d'une lointaine campagne, le ramène dans un quartier de Montréal qu'il connaît bien. L'objet de ses recherches est un homme fasciné « par la beauté des enfants », « anges de pureté », qui en kidnappe deux dans l'intention de les tuer « pour les empêcher de s'enlaidir ».

Père de famille qui aimerait avoir sa famille près de lui, Neuville n'est lisse qu'en apparence. Il a en effet « quelqu'un d'autre dans sa vie : lui-même, sa part d'ombre, son double obscur ». Ainsi, il traîne dans ses souvenirs enfouis les traces d'une prise d'otages traumatisante. De



JEAN-PIERRE TRÉPANIÉ



même, sa sœur Catherine, au tempérament exacerbé, apparemment extérieure au drame, porte un très douloureux secret dont la révélation jette une tout autre lumière sur son comportement. Quant à lui, Brenner vit avec le poids d'une enfance qui l'a brisé.

L'action s'accélère dans les derniers chapitres. Même si l'auteur se défend, par la voix de Brenner, d'appeler à la rescousse le colonel Custer et la charge de la cavalerie, le roman s'achève sur une finale du genre minuit moins une.

Un mot enfin sur le recours au spiritisme et à la voyance : peut-être Jean-Pierre Trépanier est-il en train, avec Stanley Péan, d'inventer un nouveau genre, le polar fantastique. À suivre...

☆☆ ½

SYLVAIN MEUNIER

Les mémoires d'un œuf

Montréal, La courte échelle, coll. « Roman adulte », 2011, 144 p., 19,95 \$.

Exercice de style

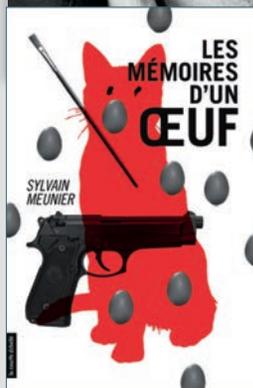
Avertissement : cette longue nouvelle, qui remonte le fil de la vie d'un tueur à gages retraité, n'est pas un policier ni un thriller. Il s'agit plutôt d'un exercice de style. Au total, un peu vain.

Enfant unique sans liens d'affection avec ses parents, « doté d'une intelligence superlativement puissante », le narrateur s'est très tôt inscrit en marge de la société avant de devenir résolument misanthrope. Par l'entremise d'un personnage excentrique et doté de talents divinatoires, il obtient un emploi de serveur de bar. Il en vient à proposer ses services à un malfrat trop heureux de voir partir dans un autre monde un partenaire encombrant. Ayant ainsi révélé sa redoutable efficacité, notre homme, bien sûr sans nom et sans visage, fera bientôt fortune.

Depuis qu'il a cessé ses activités au début de la trentaine, il vit, tel un « petit vieux », en retrait sur son balcon, en partie caché par les pampres d'une vigne. « Naufragé, prisonnier du fer forgé », il fait à la chaîne le croquis des gens qui passent dans sa rue, sujets qu'il abandonne un jour pour dessiner des œufs, car l'œuf est le « chef-d'œuvre de l'univers, l'incarnation de l'harmonie ». Il croit avoir de la sorte



SYLVAIN MEUNIER



« quitté définitivement le monde trouble des émotions ».

Mais il fait toujours partie du genre humain, il a donc des faiblesses. L'une d'elles a été de s'intéresser brièvement à une jeune fille fort réservée qui suivait, comme lui, des cours aux Beaux-Arts. Nourrir et adopter Monsieur Blanc, un

chat indépendant et énigmatique, en a été une autre. Enfin, l'arrivée dans la maison d'en face d'une petite fille l'incitera à se remettre au travail. Cette enfant prendra très vite la stature d'une obsession — il en fera des croquis *ad nauseam* — et elle le poussera, sans le savoir ni le vouloir, à ce qu'il prenne les moyens idoines pour éliminer son père qui présente tous les traits d'une brute épaisse et bornée.

Vous l'aurez compris, *Les mémoires d'un œuf*, même si l'on y cite Degas et Descartes, navigue sur les rives du surréalisme. Entre des propos à la Queneau et des tournures de phrases tarabiscotées à la Greg d'achille-talonesque mémoire, Sylvain Meunier ne répugne pas à l'utilisation de l'imparfait du subjonctif et disserte, à plusieurs reprises, sur l'œuf dans sa coquille ou servi au plat.

Brillant exercice de style sans doute. Mais parler de meurtres ne fait pas des *Mémoires d'un œuf* un roman policier, pas plus que *Loin des mosquées*, qui décrit un assassinat, n'appartient à ce genre littéraire. Je vous invite d'ailleurs à lire cet excellent ouvrage d'Armel Job.

Les Allusifs : nouveau départ

INFO
capsule

Plusieurs ont entendu parler de la faillite de la maison Les Allusifs, dirigée par Brigitte Bouchard. Il y avait eu d'abord une entente de codirection avec la maison Leméac, puis la bombe a explosé : la dette des Allusifs s'élevait à presque 800 000 \$! On se demande comment des banques ont pu prêter autant d'argent à une maison qui publiait et vendait peu. Lise Bergevin, la directrice de Leméac, dit avoir investi 500 000 \$ dans l'aventure !

Pas étonnant qu'elle relance la maison avec la même vision éditoriale, dépenses en moins ! Elle a donc eu l'idée de recruter une directrice littéraire à Paris, Florence Robert. Cette dernière a fait de la chronique littéraire avant de passer chez Denoël comme éditrice. M^{me} Bergevin a aussi engagé à Montréal un directeur, Jean-Marie Jot, dont la mission sera de prospecter le marché canadien-anglais et celui de l'Amérique latine. Le choix d'auteurs canadiens-anglais offre des avantages énormes : la traduction sera payée par le Conseil des arts du Canada.